gleterre, pour leurs gouvernements respectifs.

Dimanche dernier, le conseil des ministres s'est réuni à la maison de campagne du ministre de la guerre, sous la présidence du Grand-Vézir.

Le bateau de Galatz est arrivé ce matin. Les lettres venues par cette voie ne contiennent rien d'important. Comme nous l'avions annoncé dans notre précédente feuille, la forteresse de Peterwardin a été livrée le 7 septembre aux troupes autrichiennes.

Les mêmes lettres annoncent que le général Gorgey se trouvait à Gratz en parfaite liberté.

Quelques habitans de l'île de Samos, croyant avoir à se plaindre de la manière dont certains droits étaient perçus par la municipalité, ont été amenés, dans ces derniers temps, à commettre quelques désordres.

Aussitôt que le gouvernement a été informé de ces faits, il a expédié sur les lieux l'amiral Moustapha pacha, à bord du bateau à vapeur le *Peiki-Cherket*, chargé de cinq compagnies de troupes de ligne, dont le rôle, nous n'en doutons pas, sera tout de conciliation. Ces troubles, qui n'ont eu pour cause qu'un malentendu entre la masse de la population et les notables, ses propres élus, avaient peu de gravité, et il n'est pas probable qu'ils se renouvellent.

Par les dernières nouvelles de Perse, nous avons appris que le gouvernement avait envoyé, en toute hâte, quatre mille hommes de troupes dans le Khoraçan, et que le public de Téhéran ignorait complètement les motifs d'une pareille mesure.

Le fameux Hagi-Mirza-Aghassi, qui naguère encore était le personnage le plus puissant de la Perse, puisque tous les pouvoirs du royaume étaient dans ses mains, est mort dernièrement à Kerbéla, dans le sanctuaire où il avait pris asile, de la manière la plus obscure.

Il y a quelque temps, un énergumène, membre de la chambre des députés de la Grèce, un vieillard caduc qui ne croit pas en Dieu, montait à la tribune pour anathématiser la Turquie, à propos de l'exclusion, par suite d'inconduite, de quelques Hellènes, du professorat dans l'empire ottoman. Toujours à la même occasion, le *Siècle*, l'*Esprit Public* et d'autres feuilles helléniques, viennent, à l'exemple de Cléomènes, de faire un appel aux armes d'autant plus ridicule, qu'en l'état, s'il y a quelque chose digne de pitié dans le monde, ce sont les fanfaronnades de ces hommes qui croient effrayer en menaçant la Turquie de la colère d'un peuple impuissant qu'ils ont mis eux-mêmes aux abois!

M. le Grand Logothète de justice, Constantin Cantacuzène, qui administré la principauté de Valachie, pendant neuf mois avec tant de distinction en qualité de Caïmacam, vient d'être promu au rang de Grand-Vornik et appelé en même temps à l'importante direction de l'intérieur, celle dont les attributions peuvent exercer l'action la plus directe et la plus étendue sur l'administration. De la sorte, M. Constantin Cantacuzène préside de droit à la réunion ordinaire des chefs des administrations supérieures. Cette nomination est une preuve évidente du désir dont est animé le prince Stirbey de satisfaire aux vœux du gouvernement, en appelant à hâtée des affaires des hommes jouissant de l'estime et de la considération générales, et possédant, par leur caractère et leurs antécédents la confiance publique; elle a produit ainsi qu'on devait y attendre le meilleur effet et a été applaudie par tous les hommes qui y voyent en outre un gage assuré d'un système de conciliation et de fusion. En persévérant dans cette voie, on obtiendra sans nul doute les résultats les plus salutaires, et on luttera avec plus de chances de succès contre les difficultés d'une situation sans exemple et certainement la plus critique où jamais un pays se soit trouvé; on remplit enfin de la manière la plus franche et la plus complète les intentions magnanimes et paternelles du Sultan et le programme que sa haute sollicitude pour le bonheur des principautés, a tracé aux hospodars, au moment où ils prenaient congé de S. M. I.

Nous lisons ce qui suit dans une lettre de Bucharest :

« Le métropolitain de Valachie, Mgr Néophyte, a donné sa démission, et a été remplacé provisoirement, dans les fonctions de cette dignité, par l'évêque Nyphon Sevastis, qui aura à s'entendre avec le chef du clergé orthodoxe grec-oriental pour dresser l'inventaire de tous les biens meubles de la métropole et des dons pieux qu'y trouvent déposés.

« M. Jean Bibesco a été nommé chef de l'administration du culte et de l'instruction publique.

« M. Mihaïl de Aquatarcade, directeur de la chancellerie du capou-kéhaya, a été promu au rang de Postelnik.

« A l'occasion du licenciement des soldats qui ont complété dans les rangs de l'armée impériale ottomane d'occupation leurs années de service, une fête brillante, à laquelle ont été conviés le prince Stirbey et toutes les notabilités étrangères et indigènes a eu lieu le 21 août, à Banissa où est établi le camp ottoman. A la suite d'une allocution adressée par Omer pacha aux soldats licenciés, des exercices à feu et des évolutions ont été exécutées avec une précision admirable. A ces exercices ont succédé des feux d'artifice, et un souper qui a été servi avec élégance et profusion. Rien n'avait été négligé pour donner de l'attrait et de l'animation à cette fête dont Omer pacha a fait les honneurs avec son aménité et sa courtoisie habituelles. »

Par ordonnance impériale du 17 de ce mois :

Abdul-Halim-Vehbi éfendi est nommé receveur des contributions du gouvernement général de Nicha,

Saïd éfendi, membre du conseil de police, est nommé capou-kéhaya de Sarim pacha, gouverneur-général de Khoudavindighiar;

Hamdi bey, capou-kéhaya de plusieurs gouverneurs de provinces, est également nommé capou-kéhaya de Sivas;

Eumer-Faïz éfendi est nommé capou-kéhaya de Méhémet pacha, caïmacam de Varna.

Par une autre ordonnance de ce jour :

Halid éfendi, ex-contrôleur-général des provinces européennes, au ministère des finances, est de nouveau chargé des mêmes fonctions, en remplacement de Khairi éfendi.

NOUVELLES DIVERSES.

Par suite de l'incertitude du temps, S. M. le Sultan n'a pas encore passé la grande revue que nous avions annoncée pour lundi.

— M. Blondel Van Cuelebrough, chargé d'affaires de Belgique, s'est rendu à la Porte lundi dernier, et a eu une conférence avec le ministre des affaires étrangères.

— A la suite de quelques actes de piraterie qui ont eu en lieu dernièrement dans les eaux de Salonique et de Tricala, le gouvernement y a aussitôt envoyé le contre-amiral Osman pacha, qui est parti jeudi à bord du brick le *Cheref-Numa*, et qui doit avoir sous ses ordres la division navale forte de 16 voiles, qui se trouvent actuellement dissémiées dans l'Archipel. Osman pacha a reçu les instructions les plus précises pour que la chasse des pirates se fasse avec toute énergie possible, et pour purger complètement ces parages de ces bandits.

— Il y a quelque temps, une commission, composée de Méhémet éfendi, directeur sanitaire de Beyrouth; de M. Leval, intendant sanitaire, membre du conseil supérieur de Constantinople; de M. Jean Sébastian, médecin, membre du même conseil; de Hairie éfendi, kiatib à l'intendance; et de M. Paduan, purificateur au lazaret des Dardanelles, se rendit en Egypte pour y étudier les établissemens quarantainaires, afin de s'assurer du degré de confiance qu'ils méritaient, et savoir s'il n'y avait nul danger à admettre en libre pratique dans toutes les provinces de l'empire, les provenances d'Egypte avec patente nette. Cette commission ayant terminé ses travaux, a quitté Alexandrie, et après avoir purgé sa quarantaine à Smyrne, elle en est parti à bord du bateau à vapeur autrichien l'*Italia*, et est arrivée à Constantinople dimanche dernier. On dit qu'elle a été très satisfaite des garanties de sécurité que présentent les établissemens sanitaires de l'Egypte, et que les provenances de cette province seront admises en libre pratique dans tout le reste de l'empire.

— Le bateau à vapeur français le *Télémaque*, qui devait partir samedi dernier, n'a quitté notre port que le lendemain. Il a été retenu par M. le général de division Aupick pour le service de ses dépêches au gouvernement français.

— Au moment où le bateau à vapeur français l'*Acerne* qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est parti lundi, allait prendre sa patente, un calfa à trois pieds de ramas s'est fourré sous lui et a été brisé. Il n'était monté que par les rameurs qui ont été tous sauvés par les hommes de l'équipage de l'*Acerne*.

— Vendredi dernier, les vaisseau ottoman *Rejeni*, commandé par le capitaine Ismaïl bey, a fait voile pour la Cavale, ayant à bord 876 hommes de troupes de ligne.

— Avant-hier, un brick sous pavillon ottoman, qui venait de l'Archipel, a pu, malgré la violence du vent qui, ce jour-là, était extrême, doubler la pointe du Séraïl et entrer dans le port. Le ministre de la guerre, qui a été longtemps à la tête du département de la marine, se trouvait, en ce moment, de sa maison de campagne au Sérasskiérat. Il s'arrêta pour examiner l'habileté des manœuvres du capitaine du brick, et il en fut tellement satisfait qu'il le fit appeler près de lui dans la journée pour lui en témoigner son contentement et le récompenser dignement du courage dont il avait fait preuve.

— Monseigneur Mateo Nakar, archevêque de Nakhi et de Kériatim du Mont-Liban, ayant obtenu de la Porte, dans ces derniers temps, de faire construire une église dans la ville archiépiscopale, ainsi que d'autres faveurs, ce qui témoigne incontestablement de l'esprit libéral et de tolérance du gouvernement impérial, ce prélat se trouve actuellement en voyage, pour y réunir les fonds nécessaires à cette construction.

— Si nous avions à rechercher quels sont, parmi les établissemens d'utilité générale créés par S. M. Impériale, aux environs de la capitale, ceux qui offrent au public la plus grande mesure d'avantages, nous devrions, à moins de vouloir être taxés d'injustice, que ne pas citer, en première ligne, la belle fabrique de briques sise à Buyukdéré, tout près de la prairie de Kéfélikeui.

Cette usine qui compte à peine sept années d'existence, qui jouit, et même au delà, de tout le confortable propre à faire rendre la fabrication commode, facile et variée, voire même, d'un petit chemin de fer pour le transport rapide des matériaux et des produits, et dont les larges proportions lui permettent de fournir, chaque campagne, cinq à six millions de briques de qualité incontestablement supérieure, a en effet rendu, dans ces derniers temps, de très-appréciables services, en ce sens qu'elle est venue en aide, après les nombreux incendies qui ont dévoré tant d'habitations, à la population de la capitale et de ses faubourgs, en lui donnant, les moyens de reconstruire à meilleur marché et plus solidement qu'en pierre, et par là, une assurance réelle contre le propagation du terrible fléau qu'on ne saurait trop tôt chercher à prévenir. La brique, pour réunir toutes les conditions voulues de solidité, exige une bonne cuisson, mais pour cela, la terre employée doit être essentiellement argileuse comme celle de la carrière voisine de l'établissement de Buyukdéré. L'argile seule se prête à toutes les préparations de la tuile, aussi tout en encourageant le progrès opéré dans les autres tuileries du pays, qui fabriquent maintenant, à l'imitation de l'établissement de Buyukdéré, des briques à dimension identiquement égales, considérons-nous à ces anciens établissemens d'employer eux aussi la terre argileuse et de renoncer pour une bonne fois à l'emploi de la vase qu'ils font extraire du lit de l'extrémité de la Corne d'Or; l'expérience a assez démontré que les tuiles faites de ce limon, sont de qualité très inférieure et qu'elles se lézardent même avant leur transport au four.

— Samedi dernier, un bien malheureux accident est arrivé à bord du bateau à vapeur ottoman *Humai Perous*, qui fait le service de Cont-Nimophie à Buyukdéré, allée et retour. Ce pyroscaphe, descendant le Bosphore, eut l'imprudence de prendre la ligne que se trouvait entre deux autres steamers qui étaient à l'ancre l'un vis-à-vis de l'autre. Au moment où le *Humai-Perous* passait entre ces deux bateaux à vapeur, ceux-ci se rapprochèrent par le mouvement naturel des masses soulevées par le vent qui soufflait ce jour-là avec violence, et il eut un choc terrible. La proue d'un de ces deux pyroscaphes s'engagea sur le pont du *Humai-Perous* et renversa un de ses mâts qui tomba malheureusement sur un arménien qui était au nombre de ses passagers, et le blessa mortellement. Le pyroscaphe *Humai Perous* fut arrivé à Galata, l'arménien fut transporté à l'hôpital, où il expira quatre heures après, malgré les soins les plus empressés qui lui furent prodigués. Le capitaine du bateau à vapeur a été mis en état d'arrestation.

— Un accident fâcheux vient d'arriver à Péra. Un jeune homme, âgé de 22 ans, employé chez une boulangerie, alla lundi soir puiser de l'eau dans un vaste puits qui se trouve au fond d'un jardin, situé son loin du palais d'Angleterre. Le jeune homme vint à glisser et tomba au fond du puits: Son cadavre ne fut trouvé que le lendemain.

— On lit dans un journal de Smyrne :

« Le steamer de guerre anglais le *Tartarus*, commandant sir Godfrey Webster, a mouillé dans la nuit du 9 dans notre port, après une croisière de quatorze jours dans l'Archipel, à la recherche des pirates. Pendant ce temps, il a visité Athènes, toutes les Cyclades, Rhodes, Léro, les Fourmis et Scio. Le gouverneur de Rhodes ayant remis au commandant quelques prisonniers qui s'étaient offerts de lui montrer les repaires des pirates, une compagnon fut débarqué à Léro et conduite dans une maison dont le propriétaire était signalé au lieutenant comme recéleur et faisant le commerce d'objets provenant de la piraterie. On y saisit une caisse et des papiers. Le *Tartarus* alla mouiller ensuite aux Fourmis et y débarqua trente hommes qui parcoururent les îles dans tous les sens; ils s'emparèrent de deux individus connus pour être des écumeurs de mer et d'une quantité d'armes de toute espèce, qu'ils livrèrent, ainsi que les deux individus, au gouverneur de Scio. Le *Tartarus* a poursuivi le 1er sa route à la recherche des pirates qui ont paru dans les eaux de la Cavalle et le golfe de Contessa.»

— Le directeur du Cirque d'Aga-Djamissi, M. Guillaume, désireux de continuer à mériter la bienveillance du public et sur ses demandes réitérées, annonce pour le soirée de samedi prochain une nouvelle pantomime intitulée la *Descente d'Hercule aux Enfers ou la Délivrance d'Alceste* et exécutée par l'élite de la Compagnie.

— Nous invitons sincèlement notre confrère, le *Télégraphe du Bosphore*, lorsqu'il reproduit des nouvelles, à écrire correctement les mots surtout venant du grec, langue sienne qu'il parle si bien lorsqu'il le veut. Ainsi, en annonçant le départ pour Rome de Mgr Bassoun, archevêque des Arméniens Catholiques, il écrit *catoliques*. Ce n'est pas une faute d'orthographe, puisqu'elle se répète constamment. Si, par exemple, le mot *orthographe* avait *orthodoxe*, ce n'est pas du moins poli ou tolérant. Chacun aime et a droit qu'on l'appelle par son propre nom-propre.

— M. Missirie, propriétaire de l'hôtel d'Angleterre, nous prie d'annoncer que le vol de 200 ducats dont nous avons parlé dans notre précédente feuille, commis au préjudice de M. le prince Radzivil, qui a logé deux jours chez lui, n'a pas eu lieu dans son établissement.

— Hier et avant-hier, de nombreuses patrouilles parcouraient le haut des Grands-Champs et les rues adjacentes, par le bruit qu'un duel devait avoir lieu entre un Croate et un Grec, accompagnés tout deux de leurs camarades. C'est pour empêcher cette rencontre qui, par la défaite de l'un des deux champions, pouvait amener une collision déplorable entre ces témoins, que la police a cru devoir prendre cette mesure de précaution.

— On lit dans le *Droit*, journal judiciaire de Paris :

« Vlasto, ce jeune grec de Salonique qui, après avoir visité les établissemens scientifiques de France, s'était rendu en Angleterre, et était parvenu à soustraire au Musée et à la Banque de Londres, ainsi que chez le major-général C. Fox, un grand nombre de précieuses médailles antiques, vient d'être condamné par les assises de Londres à sept années de détention. Ce jeune homme n'a dû qu'à la manifestation du plus vif repentir d'échapper à la peine de la déportation. M. Vlasto, qui appartient à une famille de riches et honnêtes négocians, s'était livré pendant les années 1847 et 1848, à d'immenses spéculations sur les blés. Dernièrement, dans un voyage à Trieste, il avait acheté au prix de 30,000 fr. le célèbre cabinet de médailles de la famille Fontana; de plus, récemment à Rome, il y a deux ou trois mois, il avait encore acquis une collection de médailles antiques, moyennant 40,000 fr. Chez lui, la passion des médailles, qui l'a perdu, était poussée jusqu'à la folie. »

— Dans la nuit de Samedi à Dimanche, des voleurs se sont introduits dans un magasin de Galata, et ont enlevé six sacs de café et une somme de trois mille piastres. Malgré les plus actives recherches, la police n'est pas encore parvenue à arrêter les malfaiteurs.

---

front et sortit. Mlle Camille, demeurée seule, se dit à elle-même :

— Moi, me sacrifier à un vieillard de cinquante ans! jamais! jamais je n'y consentirai! Surtout lorsque je suis aimée par un jeune homme en qui tout semble si bien fait pour séduire! Oh! ce sera lui ou personne!... C'est lui que je rêvais; mon cœur me le dit.

Et plus elle y songeait, plus elle se confirmait dans ses résolutions. Le lendemain matin, de fort bonne heure, elle reçut un petit billet de sa jeune amie Louise; ce billet était ainsi conçu :

« Ma bonne amie,

« Viens me voir : je suis très fatiguée de la nuit qui j'ai passée au bal. J'ai bien des choses à te dire que t'intéresseront, j'en suis sûre. C'est au sujet de la personne que tu m'as montrée hier. »

Mlle Camille, se doutant bien que c'était le jeune homme inconnu que la lettre désignait, se hâta, comme on le pense, de s'habiller et de sortir pour se rendre chez son amie. Mille pensées, mille suppositions se croisèrent dans son esprit, tout le long de la route. Que pouvait avoir appris Louise? Combien le chemin lui parut interminable! Elle arriva enfin, émue et agitée, bien plus par l'émotion que par la course.

Les deux amies se retirèrent dans la chambre de Louise, fermèrent la porte pour ne point être interrompues, et sans se donner le temps de s'asseoir, Mlle Camille entama la conversation.

— Qu'as tu donc appris, Louise? Oh! dits vite!

— Comme te voilà agitée, Camille! Voyons, rallume-toi, assieds-toi. Eh bien! je ne l'ai pas vue comme elle! Est-ce que tu appelles amour ce qui t'a rend ainsi?

Quoique ceci fût dit en bonne part, Mlle Camille devint un peu confuse, s'assit et s'efforça de se contenir.

— Ce n'est rien, Louise, c'est la course qui m'a un peu agitée; je suis venue assez vite.

— Figurez-vous, Camille, quelle ait été ma surprise, en arrivant hier au bal, de voir assis dans un coin... tu devines qui... ton jeune homme d'hier!

— Vraiment!

— Oui! Je me suis tout de suite dit : si au moins Camille était là!

— Comment t'a-t-il trouvée? Quel air avait-il? Qu'a-t-il fait? Est-il avec quelqu'un?

— Oh! oh! comme tu y vas! Comment veux-tu que je te dise tout à la fois?... Quant à son air, il avait singulièrement triste; son regard distrait, et en quelque sorte hagard, errait de droite et de gauche sans s'arrêter sur rien : on eût dit qu'il s'ennuyait. Il avait à la main un petit bouquet, il s'amusait à en briser les fleurs une à une et à les éparpiller.

— Oh! je le vois de plus en plus, Louise, ce jeune homme est une de ces natures incomprises... Mais continue.

— On paraissait ne pas faire beaucoup attention à lui. Mais il est réellement très bien de figure et de maintien.

— N'est-ce pas? interrompit Camille. Oh! oui, il a quelque chose qui va au cœur.

— Il n'a pas dansé, et s'en est allé de bonne heure. J'ai demandé son nom à quelqu'un, et on me l'a dit.

— Tu sais son nom? Oh! dis-le-moi donc vite!

— Il est noble, et il est comte, ajouta Louise : il s'appelle M. le comte Ermand de Rethel, et il a plus de cinquante mille francs de rente!

— Le comte Ermand de Rethel! répéta avec bonheur Mlle Camille.

— J'ai fait alors l'observation qu'il paraissait bien mélancolique, continua Louise, et l'on ma répondu qu'on croyait que c'était à la suite de la mort d'une parente qu'il avait pris et conserva cet extérieur plein de tristesse.

— Ah! Louise, voilà une âme aimante et pas oubliieuse!

— Il y a une chose seulement que je n'ai pas pu éclaircir.

— Qu'est-ce donc? dit Camille.

— Au moment où il sortait du salon, il s'est retourné et a adressé un regard et un petit signe de tête à quelqu'un. J'ai aussi aussitôt la direction de ce regard, mais il y avait de ce côté un groupe de demoiselles; je n'ai pu deviner à laquelle était adressé cet adieu.

Mlle Camille pâlit et resta un moment interdite; elle dit avec effort :

— Est-ce bien sûr que cela s'adresse à une femme?

— C'est impossible autrement; il n'y avait pas un seul homme de ce côté en ce moment... Mais mon Dieu! comme te voilà défaite et pâle!... qu'est-ce que tu as donc?

— Rien! rien! dit avec peine Mlle Camille; une suffocation passagère... un peu de migraine... L'air dissipera cela.

Et elle se leva, s'apprêtant à quitter son amie.

— Attends, attends, dit Louise; je ne veux pas te laisser aller seule en cet état; je t'accompagner.

Les deux amies partirent ensemble.

Elles suivirent la rue Saint-Lazare; arrivées non loin de la rue Blanche, Camille s'arrêta tout-à-coup et retint son amie.

— Le voilà, Louise! dit-elle avec émotion.

— Où donc?

— Là, devant nous; regarde!

En effet, M. Ermand de Rethel, venant de la direction opposée, s'avançait vers les deux amies; mais il ne les voyait pas, car il marchait tête baissée.

— Louise, je chancelle! retournons.

— Non, attends, dit Louise; il vient d'entrer dans la rue Blanche. Avançons, au contraire.

Les deux amies, qui s'étaient arrêtées au coin de cette dernière rue, purent voir M. de Rethel qui la montait à pas lents.

— Louise, dit Mlle Camille, j'ai me fait du bien en effet; j'ai envie que nous allongions un peu le chemin pour revenir à la maison. Si nous montions cette rue, nous pourrions redescendre par celle de Clichy.

On eût pu révoquer en doute la raison du détour que proposait Mlle Camille; mais Louise n'y songea pas et y consentit volontiers.

Voilà donc ces deux demoiselles suivant la rue Blanche, à cinquante pas environ en arrière de M. de Rethel.

— Pourvu qu'il ne se retourne pas, dit Louise.

— Je vais baisser mon voile, dit Mlle Camille. Louise, es-tu bien certaine qu'en sortant du bal il est fait à une demoiselle le signe dont tu m'as parlé?

— Il m'a semblé... mais, après tout, j'ai pu me tromper... Est-ce donc là ce qui te tourmente? Je t'avoue qu'il a une si singulière manière de regarder, que j'ai pu réellement faire erreur.

Mlle Camille sentit son cœur un peu soulagé.

Arrivé à la barrière Blanche, M. de Rethel tourna à gauche et traversa le boulevart extérieur.

— Où va-t-il donc par là? observa Camille.

— Nous verrons bien, dit Louise. Il est droite cependant que ce soit nous qui le suivions, ajouta-t-elle en riant.

— Pourquoi il n'en sait rien? dit Camille.

En ce moment, M. de Rethel prit l'avenue qui conduit au cimetière Montmartre.

— Il va au cimetière! s'écria Camille.

— En effet, dit Louise. Irons-nous aussi?

Camille ne se fit pas répéter.

— Allons! dit-elle.

— Mais s'il nous voit? observa Louise.

— Il ne pourra pas supposer, en tout cas, que c'est pour lui que nous y serons allées, dit Mlle Camille.

On entra donc au cimetière.

Ceci ce passait à la fin d'octobre, et la saison était fort belle.

Le cimetière était encore tout paré de sa verdure et de ses fleurs, et les mille petits sentiers qui serpentent à l'entour des tombes étaient encore ombragés d'un feuillage touffu qui se ressemblait à peine des approches de l'hiver.

— J'y songe, dit Camille, il va sans doute visiter la tombe de la personne dont la mort a occasionné la tristesse.

C'est probable, dit Louise.

M. de Rethel, après avoir quelque temps suivi une grande allée, s'engagea dans un petit sentier transversal.

Son pas semblait suivre instinctivement et comme d'habitude, sans hésiter. Il s'arrêta enfin devant une tombe couverte d'une large dalle et surmonté d'une croix en marbre blanc. Elle était ombragée de deux saules-pleureurs. Au pied de l'un d'eux était un petit flanc sur lequel il s'assit, et alors, laissant tomber sa tête dans ses mains, il demeura immobile.

Un nouveau personnage vint en ce moment prendre part à cette scène. Une jeune femme s'approcha par le même sentier qu'avait suivi M. de Rethel. Elle était jolie et richement vêtue. Nos deux amies la virent s'avancer, l'une avec curiosité, l'autre avec un serrement de cœur indéfinissable. Cette jeune femme s'arrêta en face du jeune homme, et lui posant sur l'épaule une main mignonne et bien gantée :

— Ermand! dit-elle.

Un souffle de vent porta jusqu'aux oreilles des deux spectatrices de cette scène ce nom et le son enchanteur de la voix qui le prononçait. Mlle Camille se soutenait à peine; chaque fibre de son cœur attrait nouveau qu'elle remarquait dans cette jeune femme, était comme un coup de poignard qui lui perçait le cœur, et elle ne pouvait s'empêcher de songer au petit signe d'adieu que, selon la remarque de Louise, il avait fait à une femme. Hélas! ce n'était que trop vrai; n'en avait-elle pas la preuve sous les yeux! Ah! pourquoi sa fatale destinée l'avait-elle conduite en cet endroit!

M. de Rethel, au contact de la main et à l'appel de la jeune femme, leva la tête, montra sa figure affreusement pâle et sans regard plein d'un douloureux égarement, la jeune femme se pencha alors vers lui, prit ses deux mains qu'elle tint pressées dans les siennes et parut lui prodiguer avec effusion de douces paroles et d'affectueuses consolations.

Mlle Camille avait le cœur brisé et paraissait frappée d'anéantissement... Elle avait donc une rivale! et une rivale si jeune, si belle, si enchanteresse! Hélas! à quoi pouvait-elle prétendre, elle?... Inerte d'abord sous le coup qui la frappait, elle se raidit enfin et appela sa volonté à son secours. Serrant le bras de Louise, elle songea à s'éloigner.

M. de Rethel et sa compagne, n'ayant pas suivi pour s'en aller le sentier qui les avait amenés passèrent assez près de Louise et de son amie, de manière qu'elles ne purent éviter d'être vues. M. de Rethel s'arrêta soudain en regardant Mlle Camille d'un étrange regard, et aussitôt le sourire que nous lui connaissons illumina sa figure blême. Alors, il se dégagea du bras de sa compagne comme pour s'avancer vers notre héroïne. Celle-ci retrouvant son énergie après un moment de stupeur, prit aussitôt la fuite au milieu de ce dédale de tombes, d'arbres et d'arbustes, suivie par Louise, qui l'atteignait enfin.

— Eh! mon Dieu! arrête-toi donc, Camille, je n'en puis plus... Je t'assure qu'ils nous ont perdues de vue... Eh bien! voilà une aventure!

Elles retrouvèrent bientôt leur chemin et rentrèrent à Paris. Tout le long de la route, Mlle Camille garda un profond silence et se livra à d'amères réflexions.

— Eh! mon pauvre Camille? lui dit son père.

— Je quite Louise à l'instant.

— Tu avais donc oublié que nous attendions la visite de M. de Vermental?... Voici l'heure qu'il approche... il faut faire un peu de toilette.

— Mon père, je n'ai faire ce que vous désirez, mais M. de Vermental ne peut me convenir.

— C'est bon! c'est bon! va toujours; je te répondrai, mon enfant, qu'on a vu des choses plus extraordinaires, dit M. de Belval, aspirant une prise de tabac.

Mlle Camille alla donc faire sa toilette, occupation pendant laquelle elle ne cessa de penser à